

Comment se faire des amis

Troisième épisode – l'information culturelle, la censure : coup d'oeil sur trois quotidiens

Patrick Coppens

Number 24, Spring 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15818ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Coppens, P. (1985). Comment se faire des amis : troisième épisode – l'information culturelle, la censure : coup d'oeil sur trois quotidiens. *Moebius*, (24), 99–103.

PATRICK COPPENS

Comment se faire des amis (troisième épisode)

L'information culturelle, la censure: coup d'oeil sur trois quotidiens.

Parmi les effets du pouvoir, la censure est un des plus vicieux, et puisque depuis le début de l'année 1985 j'ai pris de bonnes résolutions, je renonce, pour un temps, à traiter de cas particuliers et chercherai ici à élever (?) le débat.

La censure n'est pas l'unique apanage des sociétés totalitaires ou cléricales. Elle existe dans le Québec d'aujourd'hui sous des formes parfois comiques, parfois larvées, parfois brutales et odieuses, à l'occasion, amicales ou paternalistes (du genre: on n'a pas publié votre lettre ouverte, mais c'est pour votre bien. On ne veut pas que vous vous fassiez du tort; et surtout n'allez pas croire qu'on pratique la censure. Ce serait de la paranoïa).

A l'intérieur du champ culturel s'affrontent diverses idéologies, plus ou moins identifiées comme telles, et qui doivent recourir à des prodiges de virtuosité pour, d'une part rassurer les pouvoirs dispensateurs de bienfaits et libéralités, et d'autre part séduire les diverses clientèles intellectuelles, toujours en mythique rupture de ban avec les autorités, en avance d'un conformisme, et désireuses de se distinguer de la masse en s'identifiant avec des avant-gardes bien visibles, sinon lisibles. La façon la plus simple d'avoir raison n'est pas d'argumenter solidement et de trouver de judicieuses réponses à ses contradicteurs, mais d'être maître unique du terrain et de répondre **in absentia**, à ses détracteurs. Pourquoi se donner la peine de citer, pourquoi prendre le moindre risque, pourquoi accorder au lecteur la possibilité de juger sur pièce, puisqu'il est, de génération en génération, ce brave type à berner, qui ne comprend pas grand chose, et devrait se contenter d'acheter les livres, de voir les spectacles recommandés?

Le plus paradoxal est de constater que plus l'on parle de débats contradictoires, de controverses, de

polémiques, et moins, dans les faits, le débat, le choc des idées, a lieu. On chercherait en vain, au cours des dernières années une véritable polémique. Des questions de bienséance, d'intérêt, de désintérêt, ou de simple contraintes matérielles (qui en cachent bien d'autres) font avorter tout débat. Quant à l'establishment culturel «pompeux et monopolistique» (Denis Vanier), quant à la **nomenklatura** littéraire accrochée à ses privilèges d'amour-propre, ils sont déterminés, au-delà de toute vérité, à retirer les dividendes de leur faire-savoir, de leur faire-valoir. Ils sont solidaires, en dépit de quelques escarmouches pour la galerie (de presse) qu'aucun observateur sérieux ne pourrait qualifier de polémique, et dont l'enjeu est inexistant. Ils sont solidaires pour cultiver le marasme de notre vie culturelle; à l'occasion, ils s'en font gloire. Ce groupe qui a tous les signes extérieurs de l'académisme (subventions, prix littéraires, postes dans l'enseignement, clientèle captive¹ et jurys intimidés) voudrait se faire passer pour l'avant-garde, la fine fleur de la modernité. Il voudrait aussi, au nom du progressisme et des valeurs généralement véhiculées par la pensée de gauche, discréditer ceux qui ont le goût d'y aller voir de plus près.

Il est de première urgence de créer dans la serre un violent appel d'air, fussent quelques orchidées et autres fleurs frileusement exotiques y perdre un ou deux pétales. Pour débloquer une telle situation, il faut sans doute commencer par réformer les quotidiens.

La Presse. Une littérature de 2 ou 3 mousquetaires.

Le cahier «Arts et Spectacles» de **La Presse**, nul ne pourrait le contester, ne rend compte que d'une partie infime des ouvrages qui paraissent. Le choix des titres présentés est laissé aux seuls jugement et appréciation de Messieurs Martel et Folch-Ribas. Sans mettre en cause leur compétence, on peut s'interroger sur les raisons pour lesquelles aucune équipe, un tant soit peu stable, ne s'est constituée autour d'eux, afin de donner aux lecteurs de cet important journal une information culturelle et littéraire, moins tardive, moins lacunaire et moins capricieuse. En matière d'information, l'indi-

1) Sans parler des pauvres étudiants de cégep contraints d'ingurgiter les oeuvres de certains de leurs professeurs.

vidualisme, même talentueux, n'est jamais qu'un pis-aller. Et qu'on ne vienne pas nous dire que **La Presse** n'a pas les moyens.

Le Devoir. La vérité est une question de ton.

Le cas du **Devoir**, journal culturel, dans la mesure où on le compare à **La Presse**, journal populaire, est un peu plus complexe. Le quotidien ayant par son manque de courage politique perdu une grande partie de son influence, de son ascendant moral, sur la classe «cultivée», a cru trouver dans la culture un terrain moins risqué. Hélas, après avoir été entièrement manipulé par des groupes d'influence aux buts contradictoires mais aux ambitions temporairement convergentes (factions universitaires, minorités sexuelles, formalo-modernistes), le secteur culturel du journal, malgré plusieurs changements de responsable, n'a pas réussi à devenir ce lieu d'animation et d'échange indispensable à la santé intellectuelle d'un pays qui semble se chercher depuis trop longtemps. Les raisons de cet échec, disons de ce demi-succès, sont multiples. Certains débats sont biaisés, tronqués. Des informations importantes sont passées sous silence, au nom d'une confortable vigilance directoriale. Une liste noire circulerait. Et la censure, pourtant régulièrement fustigée dans les pages du journal — en particulier par Jean Royer (grand pécheur par omissions) se portant à la défense de Robert Lévesque — existe sous sa forme cauteleuse, rampante. Elle vient même, saisissante confirmation de nos craintes, de frapper de plein fouet Jean-Claude Leclerc, éditorialiste syndiqué, à l'esprit indépendant. Les maux du **Devoir** sont faciles à énumérer: obsession de la stratégie; goût pour les demi-teintes, les demi-vérités, les divers accommodements. Ces fantasmes de notables soulignent une faiblesse, un profond malaise, un opportunisme qui vient faire écho à celui qui a causé le déclin de l'influence politique du journal. Comment convaincre la Direction d'une publication de si glorieuse origine, et sur qui repose en partie la persistance (restons sagement sur la défensive) du rayonnement français en Amérique nordique, que parler net n'est pas une fantaisie d'oisif, une provocation de fanatique ou d'irresponsable, mais le devoir d'un honnête homme qui respecte ses interlocuteurs? Et ce n'est pas la présence de certaines répliques accordées à quelques ténors du milieu culturel qui change fondamentalement la situation. Ces conces-

sions stratégiques, à l'occasion guidées par de prudentes considérations légales, ne font que confirmer qu'au **Devoir** la polémique ne se pratique que sous un genre: le monologue.

Le Journal de Montréal. Si peu d'espoir?

Est-il réaliste de penser que le **Journal de Montréal**, moins frileux que **Le Devoir** et moins touché que **La Presse** par l'effet Provigo (quand on a la bouche pleine, les idées s'expriment moins bien), proposera dans des délais raisonnables un cahier culturel informant le public de l'actualité littéraire, sans exclusive ni mesquinerie, sans accorder à des phénomènes minuscules une importance exagérée (cf en particulier le nombre d'articles parus dans **Le Devoir**, à l'occasion d'une démission au jury du Prix Emile-Nelligan) et saura rester à l'écoute des différents instruments qui composent le concert québécois?

* **Comment se faire des amis** (3e épisode bis). Hommage à Gilbert Larocque. Lettre du 28 novembre 1984 refusée à **La Presse**.

GILBERT LAROCQUE, **Passager d'un tombeau**

«Et l'on se croit aveugle à la mort d'un flambeau»
(Marguerite Yourcenar)

Au Québec (a-t-on encore le droit d'appeler Pays ce ramassis d'échecs, de rêves différés, de plates «tsartégies»? — salut René Lévesque) où abondent les nécrophilanthropes, il faut une bonne dose d'insouciance pour dresser un tombeau. Que celui qui n'a jamais désespéré me jette la première pierre.

Car par les temps qui rampent, il est plus dange-reux de faire friser un cheveu de féministe (salut mes soeurs) que de désespérer un écrivain (salut Messieurs les critiques littéraires).

Gilbert Larocque est mort de vos mains blanches. Vous ne pourrez plus le tourmenter. Vous qui avez conchié **Le passager**, prenez le deuil, et broutez la cendre, moutons d'Apocalypse, au lieu de rédiger de lénifiantes rubriques nécrologiques (salut Réginald Martel et consorts, princes de la rumeur, des silences vexatoires, de la nuit manipulée des temps). Ne vous ravisez pas; un éloge tardif serait la pire insulte. Broutez. Broutez encore. Tête basse.

Dans mon coeur, la colère le dispute à la tristesse et je me fais des reproches tardifs. Devant cette mort qui n'a de naturelle que sa brutalité

Je n'ai su qu'hésiter; il fallait accourir;
Il fallait appeler; je n'ai su que me taire.
J'ai suivi trop longtemps mon sentier solitaire;
Je n'avais pas prévu que vous alliez mourir.

(Marguerite Yourcenar, **Charités d'Alcippe**)

Si le constat peut accabler, de la **Venise** de Frédéric Tristan m'arrive un peu de réconfort. «Devant les fantômes de l'élite morte, habiles à proférer l'inculture du savoir», Gilbert Laroque peut sembler maladroit, mais du moins il est bien vivant.

Patrick Coppens